

Architecture et patrimoine de Montfort

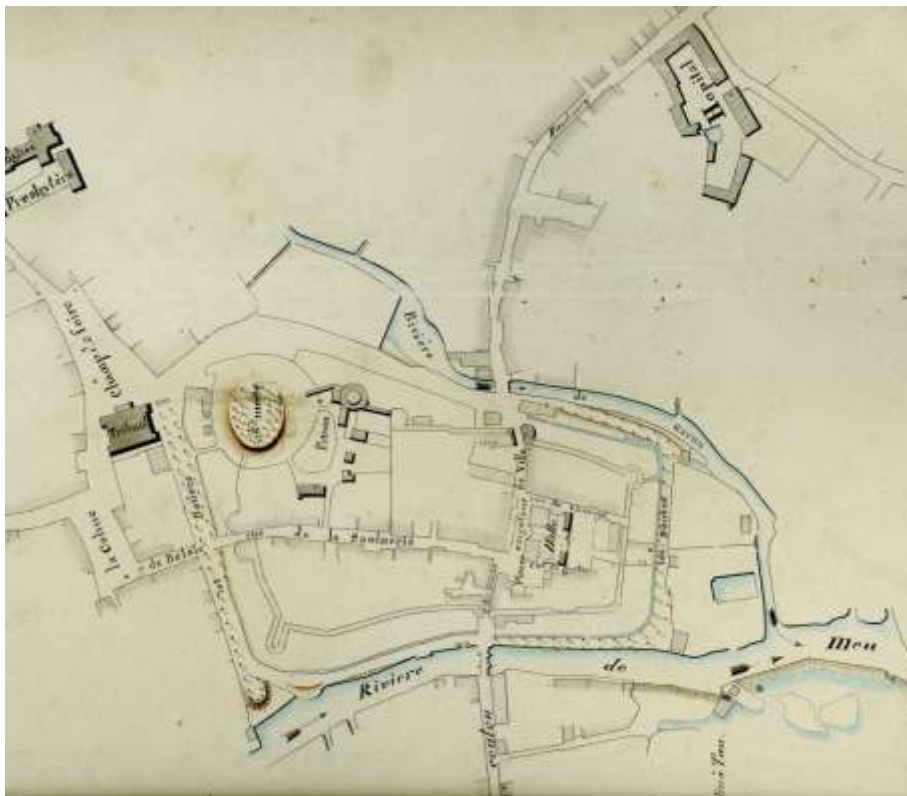
La ville close

En même temps qu'il reconstruit son château, Raoul VIII entoure une partie de la ville de murailles qui furent presque entièrement refaites de 1440 à 1480. Son périmètre est percé de trois portes avec herses et pont-levis, et flanqué de tours munies de mâchicoulis et de meurtrières. On voit encore sur le bord du Meu les remparts découronnés et les douves transformées en stationnement.

L'enceinte comprend :

- à l'ouest la porte Saint-Jean ou du Boulevard, protégée par deux tours
- au sud-ouest la tour du Pas-d'âne, dont on voit encore la base près du Meu
- au sud la porte de Coulon ou porte Blanche sur le Meu, avec une ou deux tours, qui servait au Moyen-âge de corps de garde
- au sud-est la tour de Guitté, au confluent des deux cours d'eau
- au nord-est la tour Beurrouse, en face des jardins du prieuré de Saint-Nicolas, près du Garun
- au nord la porte Saint-Nicolas ou de l'Horloge avec une tour, et une autre tour à 25 mètres environ à l'ouest de cette porte
- et au nord-ouest le donjon.

Le château s'étend à l'ouest du donjon.



Plan d'alignement de la ville – 1838 – Archives municipales – 107

La tour du Papegaut

La tour du Papegaut, construite en 1389, est le seul élément subsistant du château. C'est une tour massive, composée d'un rez-de-chaussée et de trois étages ; la salle basse est circulaire, celles des étages supérieurs sont octogonales. Le bâtiment est appareillé et muni d'une couronne de mâchicoulis à quatre ressauts qui soutiennent un chemin de ronde. Son étage supérieur est en retrait sur les autres étages, par suite de l'aménagement du chemin de ronde à sa base. Il est accosté de deux tourelles : l'une presque carrée, renferme des latrines, l'autre est polygonale et contient un escalier.



Tour du Papegaut

Le châtelet

Le châtelet était le seul passage d'accès à la basse-cour du château. Les habitants pouvaient s'y réfugier en cas d'attaque.

Au 19^{ème} siècle, ce châtelet est transformé en demeure. Malgré les importants travaux, le pignon occidental donne une idée des volumes du bâti primitif. Une porte bouchée et des traces d'arrachement indiquent l'emplacement du rempart continuant vers l'ouest. La cave

possède des canonnières pour défendre la cour du château. Le châtelet aurait été construit vers 1400 sur le modèle de réalisations contemporaines : Montmuran, Montauban, Vitré.

L'accès à la cour du château devait s'effectuer par un porche, probablement doté d'un pont-levis et d'une herse, surmonté de deux tours rondes. Au-dessus du porche, les étages étaient réservés à l'habitation ; le dernier niveau conserve les traces d'une grande salle sous charpente, vaste pièce à usage public, peut-être salle de justice, avec cheminée et latrines contre le pignon occidental.

Le donjon

Le donjon était carré, cantonné de quatre tourelles cylindriques. Dans l'une d'elles se tenait une chapelle seigneuriale.

Vers 1800, un observateur distinguait encore les « *quatre bastions, liés ensemble par quatre murs latéraux, [occupant] les quatre coins du sommet de la motte* ».

Les derniers vestiges du donjon disparaissent dans des travaux d'arasement de la motte, avant l'édification de la nouvelle église.

La motte du donjon servit de redoute pendant la Ligue, et plus tard de poudrière ; cette motte reçut le nom de Montagne à l'époque de la Révolution. Elle a été en partie aplanie pour la construction de l'église actuelle. On voit derrière le chœur de l'église une maison dont le pignon ouest conserve quelques vestiges du château.

La porte Saint-Jean

Trois portes, avec herses et pont-levis, donnaient accès à l'intérieur de la cité. La porte saint Jean, ouvrant la ville vers l'ouest, était constituée de deux tours circulaires encadrant le passage. Les deux tours ont été démolies au début du 19^{ème} siècle lors des travaux d'alignements des rues.

La façade de la maison située au n°24 de la rue de la Saulnerie conserve cinq blocs de granit situant l'ancien passage couvert. En face, le muret du jardin montre un bloc de schiste rouge qui provient de la tour sud.

Les trois anciennes paroisses de la ville médiévale (Saint-Jean, Saint Nicolas et Coulon) disparaissent en 1803, au profit de la paroisse de Montfort.

La Butte-aux-Mariées

Ce monticule artificiel est le seul vestige de fortifications de terre installées tout autour de la ville, pour la protéger des tirs de boulets de canons.

Une tradition issue du droit seigneurial lui a donné son nom. A l'issue des premières vêpres de la fête de la Saint Jean se déroule une curieuse cérémonie officielle. Sur requête du procureur fiscal de Tréguil, le sénéchal de la vicomté reçoit du métayer de la Bouyère, une couronne de chèvrefeuille.

Cette couronne est portée solennellement jusqu'à la Motte aux Mariées. Là, on allume le feu de la Saint-Jean, grâce aux cent fagots fournis par le métayer. Devant la foule des curieux, le Sénéchal fait alors appel des damoiselles qui se sont mariées depuis la dernière Saint-Jean. A son appel, chaque jeune mariée doit se coiffer du chapeau de chèvrefeuille, chanter sa chanson puis donner un baiser au châtelain.

A Bréal-sous-Montfort, une tradition proche de celle-ci avait lieu le 1^{er} mai autour d'un arbre d'aubépine.

La tour du Pas-d'Ane

Pièce maîtresse de cette partie des murailles de la ville, la tour a une forme de fer à cheval et permet de défendre à la fois la porte de saint Jean et la porte de Coulon. La douve qui la précédait a été comblée en 1975 au profit d'une aire de stationnement.

C'est une tour d'artillerie : la plate-forme du sommet pouvait accueillir des canons tandis que la salle aménagée dans le bas de la tour, accueillant une chambre à canon, flanquait la muraille en direction de la porte de Coulon.

Malgré son aspect fruste, la tour du Pas-d'Ane est relativement sophistiquée et semble avoir été bâtie en tenant compte des contraintes de constructions antérieures, dans les années 1480.

La base talutée du rempart compris entre la tour du Pas-d'Ane et la porte de Coulon est encore visible par endroit. Deux archères canonnières obstruées subsistent malgré les remaniements de la muraille.

La porte de Coulon

Cette porte fortifiée a dû disparaître lors des travaux d'alignement des rues de la ville entamés en 1868. Appelée aussi Porte Blanche, elle ouvrait la ville en direction de la paroisse la plus rurale de Montfort.

Les lavoirs

Le lavoir public du boulevard du Colombier a été construit pour répondre à l'accroissement des demandes d'emplacements pour les lavandières à la fin du 19^{ème} siècle.

Derrière le lavoir se tient un séchoir à linge muni de volets à claires-voies, élément comparable aux séchoirs de tanneries et séchoirs à tabac. Il est construit à l'emplacement de la tour sud-est de la ville, la tour de Guitté, détruite en 1812. La forme ronde du bâtiment est imposée par les contraintes du parcellaire, qui épouse le tracé des anciennes douves.

La douve était séparée du Meu par une levée de terre maçonnée appelée *boulevard*, terme d'architecture militaire qui se retrouve dans la dénomination des rues actuelles, boulevard du Colombier, du Tribunal et des Douves.

L'emplacement exact du colombier seigneurial, proche de ces lieux, est incertain, il n'en restait plus rien en 1809, année du premier cadastre.

En 1784, les ingénieurs de la Commission de la Navigation intérieure programment la canalisation de la rivière afin de compléter le réseau des canaux bretons. La Révolution vient mettre un terme à ces projets.

De nombreux lavoirs subsistent le long du Meu et du Garun. Montfort disposa même à partir de 1894 d'un bateau-lavoir qui facilitait la tâche quotidienne des laveuses. Celui-ci sombra lors des spectaculaires inondations de 1910.

Des tanneries, déjà présentes au Moyen Age sur les rives du Meu, formaient jusqu'au début du 20^{ème} siècle la principale activité artisanale de la ville. Les différents ateliers ont été progressivement absorbés par l'établissement Cosnier, qui cessa son activité en 1956.

Il existait au 18^{ème} siècle, dans le lit même du Meu, près des Moulins dépendant de l'abbaye de Saint-Jacques, une source minérale ; on y construisit en 1786 un petit édicule qui est à présent abandonné.

La tour Beurrouse

Le nom de la tour, ainsi que la rue de la Beurrerie voisine évoque le commerce du beurre, denrée importante dans l'économie de Haute-Bretagne jusqu'au 20^{ème} siècle, particulièrement à Montfort. Il s'exporte dès le 17^{ème} siècle par bateau jusqu'à Bordeaux, le val de Loire, Paris.

Le cadastre restitue dans son tracé la forme arrondie de cette ancienne tour, derrière les bâtiments actuellement visibles. Désignées comme « petites tours » au 17^{ème} siècle, les tours Beurrouse et de Guitté devaient être munies de mâchicoulis et de parapets crénelés. Au moment de sa destruction, la tour Beurrouse faisait office de cellier.

Les rues du château

Les rues de la ville close étaient :

- du nord au sud, entre les portes Saint-Nicolas et de Coulon : la rue de l'Horloge, le Carrefour de Ville et la rue des Dames
- et de l'est à l'ouest : la rue de la Saulnerie, qui contenait un grenier à sel.

La rue de la Saulnerie

La rue de la Saulnerie était le quartier des commerçants de « gros et menu sel », puis devint celui des employés de la juridiction seigneuriale du comté.

A la fin du 16^{ème} siècle, au lendemain des guerres de la Ligue, le quartier est sinistré. Les maisons médiévales, en bois et torchis, sont reconstruites en pierre locale : schiste rouge et poudingue de Montfort.

Ainsi, au n°21 de la rue, l'écuyer Guillaume Lebouteiller, alors sénéchal de Montfort reconstruit vers 1596 une maison noble avec écurie.

Au n°10, c'est Pierre Lemoyne, sieur de Tréhieuc, fraîchement arrivé d'Iffendic, qui achète en 1608 l'une de ces ruines pour la reconstruire entièrement. (pavillon est de la maison actuelle). Il fait également édifier deux maisons adjacentes empiétant sur la rue, avec portail, écurie et cour. L'emplacement de ces bâtiments est encore visible sur le pignon de la maison voisine.

N° 11 : à la fin du 16^{ème} siècle, la maison appartient à Sire François Forget qui y tient un cabaret. C'est la partie gauche de la maison actuelle, on y accédait par la magnifique double porte cintrée (visible derrière le portail), réplique de celle de l'auberge du Portal, place de la Cohue.

En 1650, Maître Eustache Grignon, notaire royal, achète la maison et la fait reconstruire. Son petit-fils, Louis-Marie Grignon, naît dans cette même maison en 1673. Après des études au collège jésuite de Rennes, il devient prêtre et consacre sa vie à la prédication au cours de missions dans tout l'ouest de la France.

Fondateur d'une congrégation hospitalière féminine (filles de la Sagesse, 1703) et d'une congrégation missionnaire (Compagnie de Marie ou « Pères Montfortains », 1705), il est également l'auteur de traités sur la dévotion mariale. Il meurt à 43 ans. Il sera béatifié en 1888 et canonisé en 1947.

Les halles

Au 17^{ème} siècle, la ville close renferme des halles à deux étages et l'auditoire de la seigneurie de Montfort. Edifiées au « carrefour de ville », croisement des deux axes principaux de circulation, les anciennes halles médiévales, entièrement en bois et couvertes d'ardoises, possédait un étage. Elles formaient au Moyen Age le centre de la vie économique de la cité.

A proximité, d'autres lieux symboliques du pouvoir seigneurial ont subsisté jusqu'à la Révolution : l'auditoire de justice et la prison, le four banal, la maison du poids public, les fourches patibulaires, le colombier.

Dans l'Auditoire près de la porte de Coulon se plaident en audiences publiques toutes les causes relevant, en premières instances ou en appel, du comté de Montfort et des seigneuries qui en dépendent.

Le marché hebdomadaire du vendredi remonte au 14^{ème} siècle.

A partir de 1825, la municipalité songe à raser les vieilles halles médiévales en bois au profit de projets plus ambitieux : mairie-halle, école...

Une halle à structures métalliques est finalement construite à partir de 1866, imitation des pavillons Baltard des Halles à Paris, construits 10 ans plus tôt. L'architecte du département, Hippolyte Béziers-la-Fosse en assure le suivi. En 1969, ces halles, identiques à celles de la place des Lices de Rennes, seront à leur tour abattues pour laisser la place au parking actuel.

La porte Saint-Nicolas

Cette porte fortifiée construite au 14^{ème} siècle s'ouvrait sur le faubourg Saint-Nicolas. Dotée d'une horloge publique, elle deviendra beffroi municipal. Rebaptisée alors « tour de l'Horloge », elle est le siège de la Communauté de ville, assemblée bourgeoise qui préfigure nos conseils municipaux.

Les registres de leurs délibérations, conservés aux Archives Municipales, remontent à 1638.

La Communauté est composée de membres de droit (les recteurs de 3 paroisses de Montfort, le gouverneur de la ville, très rarement présent) et de membres élus appartenant à la frange aisée et privilégiée de la population : avocats, notaires, procureurs, sénéchaux, chirurgiens... A leur tête sont élus un maire, le syndic, pour une durée de 2 ans.

Concrètement, la Communauté ne décide rien d'important, elle exécute les ordres venus de l'Intendant de Bretagne, représentant du pouvoir royal à Rennes. Même les décisions concernant les travaux d'aménagement de la ville sont soumises à l'approbation de l'Intendance.

Ses ressources proviennent essentiellement de l'octroi, prélèvement imposé sur les boissons vendues en ville. Le budget annuel moyen au 18^{ème} siècle s'élève à 3000 livres.

Vers 1880, le Conseil Municipal a la volonté d'édifier un Hôtel de Ville neuf. Le coût de remise en état de la porte de l'Horloge est jugé trop élevé, et les ennuis de circulation provoqués par le rétrécissement de la voie sous la porte plaident en faveur de sa destruction. En 1895, la Société Archéologique d'Ille et Vilaine tente de faire classer la tour pour la sauver. En vain, car la démolition est votée en novembre 1898.



Porte Saint-Nicolas – Maquette D. Roussia – 2000 – collections Musée Montfort

La tour du Capitaine – les remparts

Entre la tour du Papegaut et la porte Saint-Nicolas, se dressait une tour moins haute, la tour du Capitaine, et une chapelle seigneuriale, desservies par des remparts. De la première, il ne subsiste que des vestiges (tour ronde tronquée). Le petit bâtiment de brique avec la toiture ardoisée maintient le souvenir de la chapelle médiévale.

Le duc de la Trémoille, héritier de la place forte, ne cesse de s'opposer aux bourgeois montfortais au sujet de l'entretien des fortifications. En 1627, il ordonne la destruction du donjon, puis tente de démanteler les remparts afin d'en vendre les pierres. La communauté de ville, qui aspire à s'affranchir de la tutelle seigneuriale, s'y oppose violemment. Elle s'appuie pour cela sur le statut de la cité, déclarée « ville royale » par Henri IV en 1593 en raison de sa loyauté lors des guerres de religions. Le différent entre le duc et la bourgeoisie montfortaise sera porté à plusieurs reprises devant la juridiction royale.

En octobre 1926, l'ensemble des remparts est inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.



« Vue du château de Montfort » - non daté - BOURJOT Ferdinand (1768-vers 1838) - Encre et lavis - Collection privée

Le patrimoine bâti hors les murs.

La ville close était entourée des trois paroisses/faubourgs :

- Saint-Jean au nord-ouest
- Saint-Nicolas à l'est
- Coulon au sud.

Faubourg de Saint-Jean

Il aboutit à la porte de ce nom et contenait la rue de Gaël ; on y trouvait une cohue (emplacement d'une halle plus ancienne que les halles centrales ?), l'église de Saint-Jean et son prieuré et le couvent des Ursulines.

La chapelle Saint-Joseph

Une première chapelle, bâtie sur l'emplacement de la chapelle Saint-Joseph actuelle, est à l'origine du prieuré et de la paroisse de Saint-Jean. Quelques maisons se groupent autour de cette chapelle. Peu de temps après, une autre agglomération se forme à l'est, sur les rives du Garun, avec une petite chapelle dédiée à Saint-Nicolas, qui deviendra le noyau de la deuxième paroisse de Montfort.

L'église paroissiale de Saint-Jean occupait jusqu'en 1851 l'emplacement de la chapelle moderne de Saint-Joseph (Mail Renée Maurel), près du cimetière. La porte de granit, du 15^{ème} ou 16^{ème} siècle, sculptée de grappes de raisin, provient de l'ancienne église.

La place du Tribunal (Place du Champ au début de la Révolution) qui s'étend devant la chapelle est l'ancien cimetière de la paroisse Saint-Jean. L'ancien logis prieural de Saint-Jean, au sud de la chapelle, sert de presbytère depuis 1707.



L'actuelle chapelle Saint-Joseph

Le centre culturel

La construction de la salle des fêtes, d'après les plans de l'architecte rennais Laloy, débute en 1914, très vite interrompue par l'effort de guerre. Elle ne sera achevée qu'après le retour de la paix. En 1923, la salle est équipée d'un projecteur cinématographique Pathé, c'est la première salle de cinéma de Montfort, pouvant accueillir 400 spectateurs. En 1934, la cabine de projection située à l'arrière de l'écran (la projection se faisant par transparence), est remplacée par une installation placée sur l'un des côtés de la salle et extérieurement afin de lutter contre les risques d'incendies...

L'hôtel Juguet

Au sud du presbytère se trouve l'ancien hôtel Juguet, devenu sous-préfecture et aujourd'hui siège de la communauté de communes. Jean-Thérèse Juguet, président du Tribunal de district durant la Révolution et procureur impérial en 1809, a fait construire cet hôtel.

Côté rue, le corps principal du bâtiment est précédé d'une cour tandis qu'à l'arrière, deux jardins en terrasse se succèdent. Le « bas-jardin » est aménagé autour de douves alimentées par le Garun. Des bosquets et une oseraie agrémentent l'ensemble.

Le couvent des Ursulines

En face de la chapelle Saint-Joseph, à l'ouest de la place, se trouve l'ancien couvent des Ursulines transformé en hôtel de ville. Les bénédictines de Saint-Malo furent autorisées en 1639 à établir un couvent à Montfort, mais elles cédèrent leurs droits aux Ursulines qui construisirent le bâtiment actuel. Sa chapelle, édifiée en 1707, fut démolie pendant la Révolution. Les Ursulines furent chassées en 1792 et remplacées successivement par le tribunal du District et une école communale. Elle devient l'Hôtel de Ville à partir de 1896.

Le Tribunal

Avec la Révolution, Montfort devient chef-lieu de District, puis d'arrondissement, et siège d'un tribunal de Justice.

Le bâtiment est l'œuvre de Maximilien Godefroy, architecte de la ville de Rennes et auteur de constructions officielles en Angleterre et aux Etats-Unis.

La construction du tribunal se déroule entre 1832 et 1834, non sans problèmes techniques, notamment pour le péristyle : le plan initial prévoyait d'employer la pierre de Montfort, mais c'est la pierre de Caen qui sera adoptée. Aucun revêtement ne résiste sur la colonnade : en effet, les pierres furent déchargées sur la grève de Saint-Servan et se sont imprégnées de sel à chaque marée.

Après la réforme nationale de 1926, Montfort conserve un Tribunal «rattaché», traitant des affaires courantes. En 1985, la rénovation intérieure fait disparaître les aménagements et boiseries d'origines.

La place de la Cohue

La place occupe l'emplacement de la Cohue à Blé, le marché aux grains de la ville. Le terme breton *cohue* est l'équivalent du mot français halles, il désigne d'abord le bâtiment abritant les échanges commerciaux. Son sens s'est ensuite élargi vers l'idée d'assemblée désordonnée.

La maison à portes jumelles en plein cintre possède une lucarne et une souche de cheminée en pierre calcaire sculptées, détails fréquents dans le pays de Rennes. Cette demeure à l'architecture soignée, caractéristique du 17^{ème} siècle, était connue sous le nom de l'auberge du Portal.

L'église saint Louis-Marie-Grignon

Une unique église paroissiale fut construite à partir de 1848 sur l'emplacement de l'ancienne motte du château. Inscrite au titre des Monuments Historiques depuis 2013, le bâtiment des architectes Langlois et Mellet synthétise l'histoire de la ville : avant la période révolutionnaire, Montfort comptait trois paroisses, et trois églises : Saint-Nicolas, Saint-Jean, et Coulon. Celle de Saint-Nicolas fut détruite en 1798, et celle de Coulon en 1809.

Le choix de l'emplacement d'une nouvelle église, réunissant les trois paroisses de Montfort ne tient pas au hasard. En position centrale dans la ville, en expansion vers les quartiers de la mairie et de la sous-préfecture, elle est également sur l'un de ses points les plus élevés. Le choix de son implantation sur l'emplacement du donjon en ruine de la ville, lui-même édifié sur la motte féodale du premier château, renforce son pouvoir symbolique.

Le bâtiment synthétise bien cette période : construit sur un lieu de pouvoir (l'emplacement du donjon de la ville), il ne respecte pas l'orientation traditionnelle vers l'est (soleil levant) des églises : il est orienté dans le même sens qu'un autre lieu de pouvoir local : le tribunal, nouvellement édifié (1832-1834), par Maximilien Godefroy.

Les façades, alignées, des deux édifices, se répondent architecturalement. Elles se détournent de la cité médiévale et s'orientent vers les nouveaux lieux de pouvoir : la mairie et la sous-préfecture.

Les œuvres des artistes J. B. Barré, J. J. Hérault, P. L. Savary, E. Leray, confortées par la redécouverte et la restauration des peintures des voûtes de Jobbé-Duval contribuent à renforcer son intérêt. Initialement dédiée à saint Jean, elle est depuis la béatification en 1888 (puis la canonisation en 1947) de L. M. Grignon, natif de Montfort, dédiée à ce saint.

L'étang de la Cane

Aussi désigné sous le nom d'étang Saint-Nicolas, l'étang alimentait un moulin banal au Moyen Age. Créé au départ pour défendre l'accès au donjon de la ville, à l'emplacement de l'actuelle église. Il a été asséché dans les années 1760, suite aux inondations qu'il provoquait notamment dans la rue commerçante de Saint Nicolas.

Le faubourg Saint-Nicolas

Il occupe la partie basse de la ville et aboutit à la porte Saint-Nicolas. Il est assaini en 1761 par le dessèchement de l'étang qui le touche.

La rue Saint Nicolas

La rue Saint-Nicolas constitue l'axe de communication et d'échange principal de la ville, peuplé de commerçants et d'artisans.

Au 17^{ème} siècle, ses tavernes et ses hôtelleries, *la Tête Noire*, *les Trois-Rois*, *le Lion d'Or*, *l'Écu de Bretagne*, accueillent les pèlerins de la cane de Montfort et ceux qui se rendaient à la fontaine de Saint-Méen.

Très lourdement touchée par des bombardements aériens en juin 1944, seul un tiers des maisons de la rue Saint-Nicolas ont échappé aux destructions. Les architectes en charge de la reconstruction se sont efforcés de respecter la succession des façades ouvertes sur la rue, suivant un agencement typiquement médiéval. Ces façades ont été habillées de schiste rouge afin de préserver l'harmonie des constructions anciennes et contemporaines.

L'église Saint-Nicolas

C'est sur le haut de la place Saint-Nicolas que se trouvaient le prieuré et l'église Saint-Nicolas. Son cimetière est cité dès 1256. Il fut fondé au 12^{ème} siècle comme dépendance de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes. Son église fut après la Révolution transformée en magasin de salpêtres et de fourrage, puis démolie en 1798. Elle se composait d'une nef et d'un chœur à chevet droit, séparés l'un de l'autre par un arc triomphal.

Une chapelle complétait l'ensemble. Elle comportait un vitrail aux armes des de Laval, comtes de Montfort aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles.

L'hôpital

Un hôpital se trouve à l'est de l'ancienne église et du prieuré Saint-Nicolas, sur le bord sud de la rue ; il semble avoir été bâti au 14^{ème} siècle (mais sur des fondations plus anciennes) pour recevoir les milliers de pèlerins qui se rendaient à Saint-Méen, dont la fontaine était censée guérir les maladies de peau. Les pèlerins viennent de Bretagne, de Normandie, du Poitou, de Bourgogne, de l'étranger parfois. Par milliers, les « pauvres pèlerins de monsieur saint Méen », à pied, traversent la ville en mendiant gîte et couvert. L'hôpital contribue à abriter, chauffer et nourrir cette population pauvre et déracinée.

Au 17^{ème} siècle, le nouvel Hôtel-Dieu comprend deux niveaux mais son équipement reste très rudimentaire : il compte moins de 10 lits. Les plus pauvres couchaient sur la paille. Le personnel, entièrement bénévole, est recruté auprès des congrégations religieuses de la ville, à l'exception du gardien qui est salarié par la Communauté de Ville.

En 1760, Mathurin Dousseau, recteur de Coulon, fait reconstruire un nouveau bâtiment à ses frais. Treize ans plus tard, trois sœurs des Filles de la Sagesse s'y installent et créent une école de filles.

Pendant la Révolution, la chapelle de l'hôpital devint le Temple Décadaire, puis celui de l'Être Suprême. L'hôpital a été reconstruit vers 1760, reconstruit à nouveau à la fin du 19^{ème} et aujourd'hui additionné de bâtiments récents.

Une légende prétend que l'hôpital de Montfort aurait été fondé par le roi breton Judicaël au 7^{ème} siècle, après un fait merveilleux. Traversant Montfort, Judicaël fait monter un lépreux sur son cheval pour l'aider à franchir le Meu. L'autre rive à peine atteinte, le lépreux disparaît et une voix se fait entendre dans les airs, prédisant au roi Judicaël son entrée dans la vie monastique.

Le parc municipal

Le parc municipal s'étend à l'emplacement des « Prairies du Thabor », possession du prieuré de Saint-Nicolas depuis le Moyen Age.

L'église et le cimetière de la paroisse Saint-Nicolas de Montfort se trouvaient au niveau de l'entrée actuelle du parc.

Edouard Guicheteau, maire de la ville (1853-1871), rachète les prairies à titre privé et modèle le terrain afin d'y aménager un jardin « à l'anglaise », alors très en vogue en France. Les frères Buhler sont les dessinateurs de ce jardin. Des allées courbes ornées de plantations irrégulières conduisaient à un étang agrémenté d'un îlot artificiel. Une dérivation du Garun assurait la circulation de l'eau. De cette création subsiste une dizaine de vieux ifs ainsi que quelques conifères exotiques, très prisés pour l'agrément des parcs et jardins au 19^{ème} siècle. En 1950, le parc est racheté par la commune et s'ouvre au public.

Une partie des anciennes prairies restées sauvages est alors aménagée en camping municipal.

Faubourg de Coulon.

Le faubourg de Coulon (*collum*) aboutit à la porte Blanche, il forme le commencement de la route de Saint-Péran et Plélan-le-Grand. Le Village de Coulon est à 1300 m. au sud-ouest de Montfort ; son église, appelée parfois Saint-Coulon au 17^{ème} siècle, était située sur la colline (derrière le manoir de la Pinelais); elle se composait d'une nef à chevet droit avec une tour. Elle est citée pour la première en 1152 ; elle fut sécularisée en 1791 et démolie en 1809. L'emplacement de l'église est aujourd'hui un espace vert préservé.

Le manoir de la Pinelais

Il ne reste plus du village qu'un ancien manoir du 15^{ème} siècle, restauré au 17^{ème} : cette maison était citée en 1513 comme "*manifiquement édifiée de nouveau*" ; elle appartenait à cette époque aux du Bois Travers, seigneurs de la Pinelais, qui lui donnent son nom.

L'abbaye Saint-Jacques de Montfort

L'ancienne abbaye Saint-Jacques de Montfort se trouve à 1100 m. au sud-est de la ville, sur le bord est du chemin qui reliait la route à celle de Talensac. Elle était primitivement dans la paroisse de Bédée, et fut réunie en 1829 seulement à la commune de Montfort. Elle fut fondée en 1152 par Guillaume de Montfort et donnée à des chanoines réguliers. Son église, reconstruite au début du 14^{ème} siècle, est en forme de croix : elle conserve de cette époque sa façade ouest, percée d'un portail en arc brisé. Le chevet est droit. Le croisillon nord date de la construction primitive (12^{ème}) et présente deux arcs et un berceau brisé.

L'église abritait autrefois de nombreux tombeaux. On y voyait encore au 17^{ème} siècle, dans le milieu de la nef, celui de l'abbé Jean de Vaunoise, élu archevêque de Dol en 1188 et mort en 1190, présent aujourd'hui dans les collections du musée de Bretagne.

Le cloître (17^{ème} siècle) est construit en matériaux bien appareillés extraits des carrières de poudingue de Montfort. Il comprend trois côtés dont l'un, le côté sud, est en grande partie moderne. Ses arcades en plein cintre reposent sur des piliers carrés munis de contreforts.

Le couvent est rattaché en 1636 à la Congrégation des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin et uni à celui de Sainte-Geneviève du Mont à Paris. Il est vendu pendant la Révolution et racheté en 1806 pour devenir un couvent d'Ursulines, abrite le séminaire des Pères Montfortains pendant la première moitié du 20^{ème} siècle et abrite aujourd'hui une école.



Vue aérienne de l'abbaye Saint-Jacques - 2007

L'Hôpital Saint-Lazare

Il est à l'origine une léproserie fondée par les seigneurs de Montfort à l'époque des croisades et confiée aux chevaliers hospitaliers de Saint-Lazare. Quand la lèpre disparaît du pays, la léproserie devint un simple prieuré. Ce prieuré, réédifié en 1622, fut vendu pendant la Révolution. Il a été restauré et sa chapelle a été agrandie.

Dans la forêt de Montfort et près de la limite de la commune de Talensac, se trouvait le Chêne au Vendeur, immense chêne sous lequel se faisaient les ventes aux criées des bois de la forêt et où se tenait une assemblée depuis un temps immémorial ; on a soutenu qu'Eon de l'Etoile y réunit ses disciples en 1180. Le Chêne au Vendeur a été détruit en grande partie par un incendie vers le milieu du 19^{ème} siècle et abattu en 1967.